Françoise Baupoux

Histoire de Mélissandre

Tome I

EDILIVRE.com

Françoise Baupoux

Histoire de Mélisssandre

Tome I

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis - 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS
175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis
Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4637-4
Dépôt légal : avril 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

ELLE

Plic, ploc.

– Que quelqu'un ferme ce robinet, bon sang ! pensai-je dans ma tête, qui allait certainement exploser dans peu de temps.

Plic, ploc.

Chaque goutte tombant résonnait douloureusement. Ça m'apprendrait à abuser de la boisson. Mais ce n'était pas tous les jours que je pouvais fêter mon indépendance récemment acquise, après de longues et laborieuses négociations avec mes parents.

Je voulus tourner la tête mais un orchestre de tambours se mit à jouer, si bien que je me résignai à ne plus bouger, le temps que ce tintamarre cesse.

Plic, ploc.

Mais où étais-je d'abord ? Certainement pas dans ma chambre car la salle d'eau n'était pas si près.

Et comment étais-je arrivée là ? Je tentai d'ouvrir doucement les yeux, histoire de reconnaître la chambre où j'avais dû me traîner après ma

mémorable cuite, mais à ma grande stupéfaction ceux-ci étaient bandés.

Je voulus enlever le bandeau, mais mes mains étaient attachées dans mon dos.

Alors là, c'était la meilleure ! Je connaissais le goût douteux de mes frères en matière de blagues, mais là, ils dépassaient les bornes.

Mais en y réfléchissant bien, j'avais dû être odieuse et incontrôlable pour qu'ils en arrivent à cette solution.

Bon, si je me rappelle bien, je me suis mise à rigoler toute seule à mon quatrième cocktail.

Nous étions tous sortis dans un petit bar tenu par des français, à Londres, dans un quartier que mes frères connaissaient bien pour y avoir travaillé pendant leurs études. Je les avais suivis, comme d'habitude, heureuse de fêter avec eux mon entrée dans la vie active. Ils m'avaient sciemment soulée pour que je ne puisse pas passer la nuit avec mon petit ami du moment. Les traîtres. Sous prétexte qu'il ne leur plaisait pas, ils passaient leur temps à annuler nos rendez-vous, mais les connaissant par cœur, je déjouais leurs plans. Nous en faisions un jeu et cela m'amusait follement.

Mais là, ils étaient allés trop loin. Je ne comprenais pas comment j'avais pu oublier si vite la fin de la soirée.

Je me mis à appeler.

– Eh ! Je suis réveillée. Venez me détacher !

Silence.

– Vous n'êtes pas drôles, les gars !

Silence total.

– Je vous promets de ne pas vous frapper !

Rien. J'écoutais le moindre bruit, mais tout ce que j'entendis, et qui me faisait grincer des dents, fut ce satané robinet en train de fuir goutte à goutte.

Plic, ploc.

Pitié, que ce bruit cesse !

Je voulus me retourner pour faire glisser le bandeau en le frottant contre mon épaule. Le mouvement était douloureux, vu que l'orchestre continuait à jouer, mais je réussis tant bien que mal à dégager une partie de mon œil gauche. C'était mieux que rien. Je pourrais ainsi voir chez qui je me retrouvais saucissonnée.

Pas de chance. Il faisait trop sombre pour voir quoi que ce soit.

L'odeur qui me parvint aux narines n'était pas des plus agréables. Qui pouvait bien vivre dans un endroit sentant l'humidité, la friture et d'autres odeurs que je ne cherchai même pas à identifier de peur de me vomir dessus.

Ils devaient drôlement m'en vouloir pour me laisser cuver dans ce coin sordide.

De plus, maintenant que j'étais bien réveillée, un besoin naturel et urgent se signalait à mon intention, augmentant ma mauvaise humeur.

– Pitié les garçons ! Je ferai amende honorable, mais venez me détacher, je n'en peux plus.

Si je n'avais pas été bien élevée, je me serais fait dessus, et tant pis pour le lit de celui qui avait consenti à m'héberger pour cette nuit. Je décidai d'attendre encore cinq petites minutes, histoire de ne pas aggraver mon cas.

Soudain un bruit suspect, comme un grattement ou un raclement, me fit tourner la tête, un peu trop vite à

mon goût, vers ma gauche. Je tentai, en vain de distinguer quelque chose ou quelqu'un d'où émanait ce son.

Espérant que ce ne soit pas une bestiole bizarre, comme en raffolait Ralf, mon deuxième frère, je me reculai et ramenai mes pieds sous moi. J'étais téméraire, un brin inconsciente, mais je n'appréciais que modérément certains animaux, qui me le rendaient bien d'ailleurs.

S'il se trouvait bien quelqu'un dans la pièce, ce ne pouvait être qu'un de mes frères. Jamais, ils ne m'auraient laissée seule, dans un état éthylique avancé sans surveillance. S'il m'était arrivé quoi que ce soit, ils auraient eu à subir les foudres de nos parents. Que cela soit dit !

Ma vessie menaçait d'éclater et, n'en pouvant plus, je finis par demander « gentiment » qu'on vienne me détacher. La plaisanterie avait assez duré.

À peine avais-je terminé ma phrase par un « s'il vous plaît » inaudible que j'entendis une clef tourner dans une serrure.

Ils m'avaient enfermée ! Comme si j'avais pu me sauver ! Ils ne devaient pas être dans un meilleur état que moi pour oser faire ça. Ce n'était vraiment pas leur genre. Quelque chose clochait.

Retenant ma respiration, je me concentrai pour tenter d'identifier le petit rigolo qui avait eu l'audace de me toucher. Une odeur de transpiration assaillit mes narines et mon estomac menaça de régurgiter le peu qui lui restait. Plus jamais, je ne boirais ainsi, me promis-je.

Une voix que je ne connaissais pas, m'interpella vulgairement. Ce n'était apparemment pas une

connaissance des garçons. Je connaissais tous leurs amis, ayant passé toute ma jeunesse à les suivre partout, et eux à essayer de se débarrasser de moi. De guerre lasse, ils avaient fini par m'intégrer dans leur bande, fatigués de jouer à cache-cache avec moi. Père et Mère en avaient été ravis. Ils n'avaient plus de soucis à se faire, mes frères prenant le relais pour me surveiller.

– Alors poupée, déjà réveillée !

Je l'entendis se rapprocher de moi en traînant les pieds. Pas un grand nerveux celui-là, ce qui allait arranger mes affaires.

– Je vais retirer ton bandeau. Mais doucement poupée, si tu fais un geste de travers, mon copain te perce.

Un poète en plus, c'était mon jour de chance. Et l'autre qui c'était encore ? Je ne l'avais pas entendu. Quelle poisse ! Cela remettait au placard mon petit plan d'évasion. En maîtriser un, d'accord, mais deux et les mains liées, c'était trop me demander ! De plus avec mon mal de tête, je n'étais pas certaine de pouvoir contrôler au mieux mes mouvements.

Enfin je pus ouvrir laborieusement les yeux. Une lumière crue éclairait la pièce ainsi que le fond de mon cerveau, rajoutant à mon orchestre de tambours une dizaine de percussions.

Je serrai les dents tout en inspectant discrètement la pièce ainsi que les deux gugusses en face de moi.

L'origine des odeurs provenait d'un coin de ce que l'on pouvait appeler de débarras. De vieux sacs poubelles, des cartons dont l'aspect humide indiquait qu'ils se trouvaient là depuis perpette. Le plic ploc de

mes rêves était tout simplement une fuite au plafond, et les gouttes tombaient sur les sacs plastiques.

Les deux types étaient dans le même état, pensai-je. Lamentables, immondes. Bref, rien à garder, tout à jeter.

Celui qui m'avait gentiment parlé s'était reculé précipitamment après m'avoir retiré d'un coup sec le bandeau. Apparemment, il était au courant de ma mauvaise humeur au réveil.

L'autre type souriait bêtement. Une vraie tête à claques. Je ne pouvais rien tenter dans l'immédiat, mais ils ne perdaient rien pour attendre, ces deux-là.

– On t'accompagne aux chiottes, mais fais gaffe poupée.

Je me levai doucement, un pour tester mes jambes et deux, pour ne pas aggraver mon mal de tête carabiné.

Dans quelle galère m'étais-je embarquée ? Ils avaient dû profiter de mon ivresse, ainsi que de celle de mes frères pour avoir osé s'en prendre à moi. Mais pourquoi personne n'avait « senti » que quelque chose se tramait ?

En général, les gardiens ressentaient les événements avant qu'ils ne se produisent, et mes frères, ainsi que moi-même, nous n'étions pas trop mauvais à ce petit jeu. Peut-être avait-on mis une drogue dans nos boissons ? C'était la seule explication plausible, à mes yeux, pour que leur plan ait fonctionné.

En y réfléchissant bien, la toute dernière chose que je me rappelais, c'était que j'étais affalée comme une loque sur le comptoir après seulement quelques cocktails, alors que je supportais très bien l'alcool,

pendant que mes frères jouaient au billard, à l'autre bout du bar.

Ensuite plus rien. Le néant jusqu'à ce que je me réveille dans cet état lamentable.

Je dus faire des acrobaties aux toilettes pour faire ce que j'avais à faire, les mains toujours liées, le type n'ayant pas voulu me détacher.

La confiance régnait.

Comme je n'allais pas assez vite pour lui, il me hurla à travers la porte vermoulue de me manier le cul.

De colère, je poussai d'un coup de pied rageur la porte, qui ne tenait déjà pas beaucoup, et l'envoyai trois mètres plus loin, sous l'œil sidéré de mes deux nigauds. Celui qui tout à l'heure souriait, et qui maintenant ne souriait plus du tout, pointait devant lui un canif. Bref, un truc qui était censé me faire peur.

Ils reculèrent tous deux et mon poète m'ordonna d'une voix moins ferme de passer devant et de descendre l'escalier tout au bout du couloir.

Je me sentais plus légère et tentais d'analyser la situation.

Je ne savais pas encore si j'étais la seule à avoir été enlevée. Avaient-ils fait du mal à mes frères ? Se trouvaient-ils ici ?

Beaucoup de questions auxquelles je n'avais pour le moment aucune réponse. Mais j'espérais trouver une personne autre que mes deux nigauds pour me renseigner.

Ensuite, j'aviserais.

Encore sous l'effet de la drogue ou de l'alcool (ou des deux mélangés), je ne pus émettre mentalement

pour que mes frères puissent me localiser. Fichue cuite !

Il ne me restait plus qu'à attendre que les effets disparaissent, le plus rapidement possible, pour qu'ils rappliquent et me sortent de cet endroit déprimant.

J'avais d'autres projets pour aujourd'hui et je n'avais pas envie de passer ma journée à regarder mes deux nigauds jouer aux gros durs.

Arrivée au pied de l'escalier, je vis un autre type, pieds et poings liés, bâillonné, dans un coin du salon.

Je ne le connaissais pas, et levai les sourcils en le regardant bien dans les yeux, comme pour lui demander ce qui se passait. Il me répondit en haussant les épaules. Il n'avait pas l'air plus angoissé que ça. Donc la situation n'était pas si désespérée.

Une main me poussa brutalement vers le canapé, ou vers ce qui lui ressemblait, et je m'affalai de tout mon long, mon épaule gauche recevant tout le poids de mon corps, ce qui me fit un peu grincer des dents. Pas question de me plaindre ! J'en avais vu d'autres, et je n'allais faire plaisir à mes deux nigauds en gémissant comme une fillette.

J'aurais peut-être dû faire semblant d'être apeurée ou effrayée. Ils se seraient moins méfiés et alors je les aurais éliminés, effacés, écrabouillés. Bref, je m'en serais débarrassée.

Je me relevai doucement afin de remettre mon épaule en place.

Mon regard s'arrêta de nouveau sur le gars saucissonné en face de moi.

Ses longues jambes étaient allongées devant lui. Mon regard partit de ses bottes pour remonter le long

de son jean, et de sa taille à son blouson pour m'arrêter sur son visage.

Je croisai de nouveau son regard et je m'aperçus qu'il me souriait.

Décidément, il lui en fallait plus pour le déstabiliser. Tant mieux, car peut-être aurais-je besoin de lui si j'arrivais à me débarrasser de mes deux nigauds ? Mes membres répondaient un peu mieux à mon cerveau, et celui-ci, enfin, n'accueillait plus mon orchestre de tambours et de percussions.

J'entendais discuter dans une autre pièce et en conclus que mes deux nigauds n'étaient pas les auteurs de mon enlèvement ni de celui du type en face de moi. Je tentai de communiquer avec lui, essayant de lui demander combien il y avait d'abrutis dans cette baraque.

Il me répondit à sa manière en levant les yeux au ciel et haussant les sourcils, l'air de dire « Il y en a beaucoup ».

Bien ma veine, je ne pourrais jamais m'occuper de tout le monde.

Je tentai, en me concentrant au maximum, ce qui me fit fermer les yeux et ralentir ma respiration, d'émettre ne serait-ce qu'une toute petite onde pour que mes frères se ramènent.

La situation oblige, je m'étais résignée à le faire devant un humain. Peut-être ne verrait-il qu'une légère faiblesse en moi, en constatant de là où il était ma respiration saccadée et la sueur qui m'inondait, à chaque fin de séance. Celle-ci était beaucoup plus pénible que d'habitude. Mais j'avais la certitude qu'ils m'avaient enfin localisée, car au moment où je

cessais d'émettre, un grand rire éclata dans ma tête, ce qui me fit sourire.

J'aurais reconnu entre mille le rire de Ralf, mon frère préféré parmi les six.

Quand je rouvris les yeux, ceux de mon camarade d'infortune me fixaient. Une petite lueur d'intérêt brillait à l'intérieur.

Je soupirai en espérant que les secours débarquent le plus vite possible.

J'en étais presque à envisager de dire une petite prière quand un grand costaud, passant la porte en baissant la tête, vint se poster devant moi.

Ils se méfiaient vraiment de moi et j'en étais ravie. Tout ce que je devais faire était de gagner du temps pour que la cavalerie arrive.

Un homme en costume vint à côté de l'armoire à glace. S'ils voulaient m'impressionner, c'était raté. Mais ils ne le savaient pas.

– Mademoiselle Mélissandre Cooper, Méli pour les intimes, je suis ravi de vous avoir parmi nous.

Mince, il connaît mon nom, ce n'est pas bon pour moi !

– Je crois que vous vous doutez des raisons qui nous ont poussés à vous inviter à nous tenir compagnie.

Je pestai.

– Invitée ! Vous avez de singulières manières de recevoir vos invités !

– Désolé, mais vous connaissant, nous devions prendre certaines précautions. Maintenant que nous vous avons sous la main, nous allons avoir tout le temps de nous amuser, avant que le maître n'arrive.

– Je n'ai aucune envie de parler avec vous, répondis-je en retenant avec beaucoup de difficultés mon désir de balancer ma jambe là où ça fait mal. Le costaud était vraiment bien placé pour recevoir ce coup.

Une superbe baffe en pleine figure fit revenir au galop mon orchestre de percussions.

Je sentis un goût de sang dans ma bouche.

Ils ne devaient pas savoir que je ne parlerais jamais, même sous la torture, sinon ils n'auraient pas pris la peine de m'embarquer.

– Vous êtes un gardien, et pour une fois nous avons besoin de vous et de votre coopération.

Mais qui était ce type ? Peu de mortels savaient que nous existions, et encore moins savaient ce que nous protégions. Je l'avais sous-estimé, le prenant pour un racketteur ou un passeur de filles vendues à l'étranger.

Mince, c'est un chasseur. Si les garçons n'arrivaient pas bientôt, j'étais fichue !

Pour la première fois de ma courte vie, 25 ans pour moi c'était vraiment trop court, je réalisai que mon statut de gardien n'était pas la position la plus enviée actuellement. Bien que quasiment imbattables, nous n'étions pas moins mortels, et l'homme qui souriait sadiquement devant moi devait le savoir.

Je me repris une autre baffe, aussi monumentale que la première, mais ayant prévu le coup, j'eus au moins la satisfaction de voir moins d'étoiles.

– Peut-être que les cris de votre petit ami vous feront réfléchir.

Je rouvris les yeux pour regarder le gars que le costaud attrapait par son blouson pour le remettre debout.

Pourquoi le prenaient-ils pour mon copain ? Je ne le connaissais même pas.

Je fronçai les sourcils.

L'histoire se compliquait légèrement, car notre but était justement d'épargner au maximum les humains dans notre combat contre le mal.

Que je le connaisse ou pas, dans les deux cas, il allait dérouiller !

Tout ce que je pouvais faire pour le protéger de ce malade était de gagner du temps.

Sans réfléchir, je lançai dans l'entrejambe de mon sadique mon pied, qui atteignit facilement sa cible. Il se plia en deux, alors que le costaud lâchait sa victime pour se ruer vers moi. Je roulai sur le canapé et me retrouvai rapidement debout. Bien que mes mains dans le dos me handicapassent considérablement, je compensais en me servant de mes jambes.

Mon avantage dans la lutte était ma souplesse et ma vitesse d'exécution. Mon costaud était trop balourd pour me suivre, et il se prit plusieurs coups de pieds qui l'envoyèrent sur une petite table basse, l'éclatant en mille morceaux.

Je n'eus pas le temps de savourer ma victoire quand quelqu'un me sauta dessus. Il vola instantanément par-dessus moi. Alors que je me retournais pour assurer mes arrières, je sentis un picotement très désagréable sur mon épaule. Tout de suite, une douleur fulgurante se diffusa le long de mon bras et je sentis un liquide chaud glisser jusqu'à ma main. Ne pouvant voir ce qui se passait, j'en

conclus que mon nigaud numéro deux avait réussi à me planter.

J'eus quand même le réflexe de lancer ma tête en arrière pour lui asséner un coup qui lui cassa le nez. Bien fait.

La douleur me fit tomber à genoux. J'entendis un bruit et au moment où j'allais tenter de me défendre, je m'aperçus que mon soi-disant petit ami s'avançait vers moi. Il plaça son dos contre le mien et entreprit de défaire mes liens. Mon bras gauche me faisait un mal de chien, et ce fut avec un grand soupir que je pus ramener mes mains devant. L'homme vint devant moi pour me présenter ses mains liées, que je réussis, avec plus de mal que de bien, à détacher.

La douleur me faisait transpirer et des petits points noirs commençaient à voleter autour de moi. Quand il eut les mains libres, mon soi-disant petit ami arracha son bâillon, délia ses chevilles et se leva pour inspecter les autres pièces.

Ayant apparemment constaté qu'il n'y avait personne d'autre, il revint et entreprit de ligoter, avec tout ce qui lui tombait sous la main, nos quatre malfrats.

Au moins, il ne perdait pas le nord. J'aurais bien voulu lui prêter main-forte, mais justement, il y en avait une qui refusait maintenant de m'obéir. Même en pensant à quelque chose d'agréable, la douleur irradiait tout mon côté gauche et bien que n'étant pas douillette, je commençais à gémir.

Après en avoir fini de son saucissonnage, mon homme revint s'occuper de moi.

Il prit un truc sur le canapé et me l'appuya contre mon épaule pour arrêter le sang.

Enfin j'entendis le son de sa voix. Grave, douce, tout à fait en association avec le sourire dont il me gratifia.

– Ce genre de blessure est toujours impressionnant, mais jamais mortel. J'attrape mon portable et j'appelle les secours, ajouta-t-il en fouillant dans son blouson.

Je lui pris la main pour l'arrêter et lui dis avant de tomber dans les pommes :

– Pas la peine, ils arrivent.

*
* *

Des cris, des insultes, mais que quelqu'un arrête cette télé !

Je voulus me retourner dans mon lit, mais une douleur à l'épaule me fit ouvrir les yeux et expirer bruyamment.

Je constatai que je me trouvais allongée sur cet horrible canapé et que beaucoup de monde parlait et s'agitait autour de moi.

Une tête hilare apparut dans mon champ de vision. Ralf bien sûr. Tout l'amusait.

– Alors sœurette, tu t'amuses sans nous ?

– Fiche-moi la paix, Ralf ! Tu es lourd par moments, répondis-je tendrement. Mais je suis quand même contente de te voir, rajoutai-je en lui posant une main sur la joue. Aide-moi plutôt à me relever que je puisse voir quelle pagaille vous avez mise.

Mon petit frère me redressa avec douceur et je vis mes quatre malfrats alignés contre un mur.

Deux de mes grands frères, Harry et Henry, discutaient dans un coin tandis que Patrick et Benjamin tenaient chacun par un bras l'homme qui m'avait aidée.

Mon autre frère, le plus vieux, John lui posait des questions.

D'après l'air furieux de mon « petit ami », cet interrogatoire ne devait pas lui plaire. Je le comprenais. John était de nature à soupçonner tout le monde de complot, et dès qu'il flairait une embrouille, il fonçait et bombardait sa pauvre victime de questions à n'en plus finir.

Je mis fin au supplice et lançai à mon frère bien aimé :

– Laisse-le tranquille ! Il est avec nous.

Ma phrase mit fin au brouhaha dans la pièce.

Enfin un peu de silence.

John vint vers moi et s'assit à côté de moi en souriant.

– Méli qui prend la défense d'un ravisseur, on aura tout vu !

– Mais non, imbécile, ils l'ont enlevé comme moi croyant qu'il était mon petit ami. C'est tout. Tu te fais toujours des films.

Ralf se mêla de la conversation comme à son habitude, ce qui en irritait plus d'un.

– Ses ondes sont zen, contrairement à nos quatre zigotos.

Une chose est sûre, Ralf ne se trompait jamais sur la nature de chaque humain qu'il sondait.

Je lâchai enfin la phrase qui plombait une soirée :

– C'est un chasseur, chuchotai-je à l'unique attention de John, en lui désignant du menton le type en costume.

Mon frère se raidit et se leva.

Il claqua des doigts et tous mes frères allèrent dans la cuisine pour y parler sans que des oreilles indiscrètes ne les écoutent.

Ils avaient ainsi relâché « mon petit ami » qui me rejoignit pour s'asseoir à côté de moi.

– Vous récupérer vite à ce que je vois. Même votre visage est très peu marqué.

– Je ne marque pas facilement, répondis-je, en éludant autant que possible toute sorte de question perso.

– Dites, vos frères ne sont pas à prendre avec des pincettes. Ils sont toujours comme ça avec tout le monde ?

– Seulement quand on s'attaque à leur sœur. Sinon la plupart du temps, ils sont adorables. Un peu envahissants mais adorables.

Il me regarda quelques secondes puis se décida à me demander :

– Je n'ai pas bien compris cette histoire de gardiens. Vous gardez quoi ?

Je répondis par une autre question :

– Pourquoi vous ont-ils pris pour mon petit ami ?

– Quand ils vous ont traînée dans leur voiture, j'ai bien vu que vous ne vouliez pas, et comme je sortais derrière vous, je m'en suis mêlé, et c'est ainsi que je me suis retrouvé bâillonné attendant qu'une bonne âme vienne nous délivrer.

– Et depuis quand sommes-nous dans cet endroit ?

– Deux jours de trop.

– Deux jours dans ce trou !

Une voix derrière nous ajouta :

– Nous, il nous a fallu 15 heures pour récupérer. Si tu avais vu nos têtes, même Maman ne nous aurait pas reconnus. On s'est écroulés sur le billard. Il paraît que le propriétaire a fouillé dans nos poches et a appelé un taxi pour nous ramener chez nous. Il a dû régler double tarif pour s'assurer que le chauffeur ne nous laisse pas sur le trottoir. Je ne te dis pas la tête du barman quand nous y sommes retournés. Nous avons dû taxer un maximum et le menacer pour savoir avec qui tu étais partie. On s'est fait un sang d'encre quand nous avons constaté que nous ne pouvions te cap…

– Ralf, nous rentrons. Occupe-toi de Méli.

Heureusement que John avait coupé la parole de Ralf. Comme toujours, il avait la langue trop pendue. Et mon mystérieux inconnu aurait eu encore plus de questions à se poser ou à me poser.

– Henry et Harry, prenez ce Monsieur avec vous.

Quand John prenait ce ton sec, personne ne mouftait. Cela indiquait qu'un gros problème allait nous tomber dessus.

« Mon petit ami » se leva et me glissa à l'oreille son prénom :

– Dany, pour vous servir.

Et il sortit de son blouson sa carte d'inspecteur de police.

Il ne manquait plus que ça ! Et Ralf, m'aidant à me lever eut la même pensée.

*
* *

Ralf prit son rôle au sérieux et pour que je ne souffre pas trop ne me fit pas rire une seule fois. Une première pour lui.

John qui avait regardé ma blessure pendant que j'étais dans les vapes m'avait certifié qu'il n'y avait pas d'artère de touchée. Donc, quelques points de suture, et tout rentrerait dans l'ordre. Une bonne chose. Benjamin, qui faisait une école vétérinaire, se ferait un plaisir de s'entraîner sur moi.

Le retour nous prit plus d'une demi-heure, Ralf ne voulant pas rouler trop vite sur ces petites routes de campagne pour que les secousses ne ravivent pas la douleur. Je ne voulus pas le détromper en lui expliquant que mon épaule ainsi que mon bras n'étaient qu'une immense douleur à l'état pur.

Arrivée chez nous, j'avalerais un tube entier d'aspirine, c'est tout.

Harry et Henry, les jumeaux nous suivaient de près, Dany avec eux.

Je ne voulais pas savoir ce que faisait John avec Patrick et Benjamin de mes kidnappeurs.

Je réalisai que pour la première fois un chasseur nous avait retrouvés, et ce qui m'inquiétait le plus, c'est qu'il avait aussi facilement pu m'enlever et neutraliser tout un groupe de gardiens.

Si cela arrivait aux oreilles de nos parents, nous étions mal.

Une secousse, assez brutale, me fit revenir sur terre et grogner en même temps.

– Désolé sœurette, mais nous arrivons bientôt sur l'autoroute et ensuite nous serons chez nous, précisa mon petit frère, remarquant alors que ma blessure saignait à nouveau.

J'appuyai un peu plus fort pour réduire au maximum l'hémorragie, ne voulant surtout pas laisser de traces sur le siège avant de la voiture de John.

Maniaque comme il était, il en aurait fait une jaunisse. Il serait bien capable de me reprocher d'avoir perdu tout mon sang dans sa voiture exprès.

Je m'obligeai à penser à Dany. Qu'allions-nous faire de lui ? Devions-nous le mettre au courant de nos agissements ou noyer le poisson et lui raconter une histoire à dormir debout ?

Ayant un peu cerné le personnage, je doutais qu'il se contente d'une simple petite explication foireuse.

John allait devoir, pour la seconde fois qu'il dirigeait un groupe de gardiens, inclure un simple humain. Et qui, pour nous compliquer la tâche, faisait partie des forces de l'ordre !

Un vrai casse-tête que j'étais heureuse de ne pas avoir à résoudre. Tout au plus donnerais-je mon avis, si on me le demandait, bien sûr. Ce que ces messieurs omettaient régulièrement de faire, me mettant devant le fait accompli.

Je les laisserais donc se dépatouiller avec tous ces problèmes pendant que moi j'irais agoniser chez moi.

Nous habitions tous dans la même bâtisse, mais dans nos appartements respectifs. Chacun vivant sa vie comme il lui plaisait. Une fois par semaine, nous nous réunissions pour un repas dominical. Notre rôle de gardiens était surtout axé sur la recherche de déviants susceptibles de péter un câble et de

provoquer autour d'eux des ondes meurtrières en cascade, contaminant au passage des humains, tout à fait normaux, les transformant en délinquants ou pire en tueurs, selon leur résistance mentale.

Je pensai à mon autre sœur, qui avait voulu, pour le bien de ses enfants vivre en dehors de notre groupe, ce que tout le monde avait accepté tout naturellement. Son mari, un gardien d'un autre groupe l'avait suivie sans que quiconque le lui reproche. Il servait simplement la cause d'une autre manière et plus discrètement.

Depuis peu, mes parents, très protecteurs, avaient enfin admis que j'étais capable de vivre ma vie, loin de leur regard. En contrepartie, ils m'avaient fait jurer de vivre au côté de mes frères. Ce qui ne me gênait pas, vu que je passais déjà tout mon temps libre avec eux ! De leur côté, j'étais persuadée qu'ils leur faisaient des rapports réguliers sur mes agissements.

Je savais qu'ils passaient mes sorties sous silence, car, connaissant nos parents par cœur, ils m'auraient illico presto demandé de rentrer au bercail.

Nous nous arrêtâmes devant le vieux portail de notre demeure. Une bâtisse de cinq étages, propriété des gardiens depuis belle lurette. Nos voisins étant tout autant que nous attachés à leur tranquillité, ce lieu était idéal.

Ralf descendit de la voiture pour ouvrir la grille, qui grinça sinistrement. Je jetai un œil sur la pendule et m'aperçus qu'il n'était que 20 heures. La nuit tombait vite en ce mois de novembre et les réverbères étaient déjà allumés.

Je n'arrivais pas à me rappeler si mon frigidaire était plein, car mon estomac criait famine.

Ralf s'engouffra dans la voiture et avec lui un petit vent frais. Nous roulâmes sur une centaine de mètres et nous stoppâmes devant le perron.

J'ouvris sans trop de peine ma portière pendant que mon petit frère se précipitait vers moi pour m'aider à sortir.

– Tu devrais faire doucement, sœurette. Tu as perdu pas mal de sang, suffisamment pour nourrir un vampire pendant une semaine.

– Toujours le mot qui remonte le moral ! Ne te fais pas de soucis pour moi. J'en ai vu d'autres, et ce n'est pas la première fois que je reçois ce genre de blessure. C'est seulement que la douleur est insupportable. Cet imbécile ne m'a pas ratée, dis-je en serrant les dents, car chaque pas résonnait désagréablement dans mon épaule.

En regardant la dizaine de marches pour atteindre la porte de la maison, je soupirai.

Alors que je me motivais pour gravir la face nord de l'escalier, deux bras me soulevèrent, m'évitant d'utiliser le peu de force qu'il me restait.

Enfin quelqu'un qui avait eu pitié de moi. Je levai la tête pour voir lequel de mes frères avait eu cette idée géniale.

Je fus surprise de reconnaître Dany. Décidément, il était d'une efficacité redoutable. J'espérais que John l'accepte parmi nous. Après tout, un inspecteur serait un atout non négligeable dans notre combat. Tout était bon pour gagner.

Ralf nous ouvrit la porte et me fit un clin d'œil complice en passant.

Son esprit tordu allait encore inventer je ne sais quelle histoire avec ce type. Dès que j'aurais

récupéré, je lui ferais comprendre à ma manière de ne pas se mêler de ma vie privée.

Une vie que j'avais du mal à garder privée parmi mes frères.

Un amer constat ! Six mois seulement après mon installation parmi eux, il y en avait toujours un qui se mêlait de mes affaires ou trouvait un prétexte pour me donner un conseil, que je prenais un malin plaisir à oublier.

Ralf nous précéda pour inviter Dany à le suivre.

– Le mieux est d'installer Méli dans son appart'.

Harry et Henry nous suivaient.

Ils n'allaient quand même pas tous venir dans mon appartement. J'étais seulement blessée, pas agonisante.

Ou alors ils ne faisaient pas confiance à Dany. Peut-être John leur avait-il donné l'ordre de ne pas le quitter d'une semelle ? Plausible.

Sans qu'il soit essoufflé après avoir grimpé deux étages, portant 60 kg, nous arrivâmes devant chez moi.

Je pris les devants pour reprendre les commandes de ma vie.

– Bien, c'est très gentil de votre part, mais passé ce seuil, je préférerais me débrouiller seule, et ce n'est pas négociable.

J'eus le plaisir de le voir rire, tout en me posant devant ma porte que Ralf tenait grande ouverte.

– Sœurette, tu n'es pas très polie avec notre invité.

S'il avait voulu m'énerver, il avait réussi. Je le bousculai, réveillant en passant mon orchestre de tambours, ce qui me fit grimacer.

En grognant, je me précipitai dans la cuisine et je fouillai dans mes tiroirs pour dégotter assez d'anti-douleur pour que la vie m'apparaisse enfin en rose.

Le seul tube présent était vide et mon grognement se transforma en cri d'exaspération.

Où avais-je bien pu ranger l'autre ?

En me retournant, je buttai contre quelqu'un qui eut le bon sens de se reculer avant de se prendre un coup. J'étais blessée mais pas impotente, et la douleur me rendait un tantinet agressive. Il n'était pas bon actuellement de se trouver dans mes jambes.

C'était Dany, que j'injuriai copieusement, indifférente à ce qu'il me disait.

Je voulus le pousser pour voir aller dans ma salle de bain dans l'espoir d'y trouver ce que cherchais, mais il me bloqua fermement contre le mur.

– Voulez-vous m'écouter à la fin !

Il commençait à s'énerver. Bien, nous étions deux.

– Harry est allé chercher chez un de vos frères un analgésique assez puissant pour que vous passiez la nuit tranquille. Est-ce que vous me comprenez, Mélissandre ?

– Bien évidemment que je vous comprends ! Vous articulez bien et dans une langue que je connais. Alors arrêtez de me crier dessus, je ne suis pas sourde.

Mince, je devais lever la tête pour lui parler. Chose que je n'aimais pas spécialement. Les gens plus grands que moi, hormis mes frères, me mettaient mal à l'aise.

Pourquoi ? Aucune idée, et je ne voulais pas le savoir.

Je vis Harry stopper net devant nous en me découvrant coincée contre le mur par Dany.

Ce dernier remarquant que l'attitude de mon frère devenait menaçante, se recula en levant les mains devant lui.

– Surtout, ne vous méprenez pas. J'essayais de faire comprendre à Mélissandre que vous étiez parti chercher ce qu'il lui fallait pour calmer la douleur.

– Je préfère Méli.

− Et toi, donne-moi ça tout de suite, dis-je en tendant ma main valide pour arracher de celle d'Harry le tube que j'ouvris d'un coup de pouce.

Je mis trois comprimés dans un verre traînant depuis un bout de temps sur le comptoir, pour y verser du coca, qui n'en avait plus que la couleur.

Pendant que j'attendais qu'ils fondent, je vis Harry emmener Dany assez loin pour que je ne les entende pas discuter.

Ne pas déranger des hommes qui parlent entre eux, telle est ma devise. Mais cette fois-ci, j'aurais bien aimé entendre ce qu'ils pouvaient bien se dire.

Alors que je finissais d'avaler ma mixture, Harry se tourna vers moi, l'air de se rappeler une chose importante à me dire.

– Surtout, n'en prends qu'un à la fois. Ils sont assez forts pour assommer un bœuf.

Je me figeai, mon verre vide toujours devant ma bouche.

À la grimace que je fis, il se douta que j'avais un peu forcé la dose.

– Bons sang, Mélissandre Cooper, combien en as-tu avalé ?

Je posai mon verre et lui montrai trois doigts. Quand mon frère prononçait mon prénom en entier accompagné du nom de famille, c'est qu'il était vraiment hors de lui.

– C'est ta faute aussi, pourquoi ne pas me l'avoir dit tout de suite ?

– Pardon, mais je pensais à autre chose. Pour ta gouverne, je te signale que tu vas dormir pendant au moins 24 heures.

Non ! Si ça continue, je vais perdre une semaine de ma vie à dormir ! Il n'y a pas d'antidote ? demandai-je à tout hasard.

– Peut-être, mais seul Benjamin en connaît le dosage. Et vu qu'il n'est pas près de rentrer, tu seras déjà dans les bras de Morphée depuis longtemps.

– Bon, dans ce cas je vais manger avant de mourir de faim. J'ai plusieurs repas à rattraper.

Sans m'occuper d'eux, je me fis un monumental sandwich que je dégustai tout en finissant ma bouteille de coca insipide.

J'aurais aimé prendre une douche avant d'hiberner mais les cachets commençaient à agir. Les deux hommes continuaient à discuter, assis au comptoir non loin de moi, mais leurs traits devenaient flous. Je voyais leurs lèvres bouger, mais aucun son n'en sortait.

Je réussis à marmonner quelque chose car ils vinrent vers moi, et avant que quelqu'un n'éteigne la lumière, je vis leurs visages hilares. Les traîtres.

*

* *

Je me réveillai complètement dans le gaz. Promis, je lirais toujours les notices avant d'avaler n'importe quoi !

La bouche pâteuse, je fixais le plafond. Mon cerveau se remettait lentement en marche.

Je me tournai et en serrant les lèvres j'attendis que la vague de douleur me submerge. Mais rien. Tout au plus, un simple petit élancement.

Très bien. Je serais plus vite sur pied pour découvrir comment ce chasseur nous avait retrouvés. Une complicité ? Un coup de chance ?

Je me posais trop de questions au réveil, et ce n'était pas bon pour le teint. En tout cas, c'était ce qu'avait toujours affirmé Maman.

Je me surprenais à reproduire certains de ses gestes ou à répéter certaines de ses phrases.

Horreur ! Si je continuais ainsi, j'allais lui ressembler.

Sur cette triste constatation, je me forçai à me lever, ce que je fis comme d'habitude, en sautant du lit. Seulement, en temps normal, j'étais au top de ma forme.

Je m'étalai lamentablement et de tout mon long sur la moquette, qui, heureusement pour moi amortit ma chute. Le bruit que je fis avait dû résonner dans toute la maison, et, tout le monde allait rappliquer pour se moquer de moi.

Je me dépêchai de me relever comme je pouvais, constatant que même mes bras étaient mous. Je réussis à m'asseoir avant que ne déboulent mes frères chéris. Ce qui ne manqua pas d'arriver trente secondes plus tard.

Ralf fut le premier, son logement étant au même niveau que le mien.

Harry et Henry, toujours inséparables furent les suivants.

John avec Benjamin fermèrent la marche, et j'eus la première surprise de la journée en voyant Dany, beaucoup plus frais que moi, me dire bonjour.

Ralf me ramassa, sans façon, et me posa comme un paquet sur le lit.

Les jumeaux m'avaient amené un petit déjeuner de rêve. Je les adorais.

Benjamin était venu avec sa mallette et commençait à retirer le haut de mon pyjama pour vérifier son travail de couture. Je lui faisais entièrement confiance, Benjamin étant, dans tout ce qu'il faisait d'un réel professionnalisme.

Je me tournai légèrement de côté pour que Dany en voie le moins possible. Je n'allais tout de même pas me montrer à demi-nue devant lui. Je n'étais pas spécialement prude, mais son regard perçant me gênait un peu.

– Tu n'auras qu'une toute petite trace de rien du tout, chérie me dit Benjamin, en changeant le pansement. Dans trois jours, tu pourras reprendre les entraînements.

Je me rhabillai, tout en surveillant Ralf qui tournait autour de mon repas.

John ne disait rien mais souriait légèrement, content certainement que j'aille mieux. Ce n'était pas si simple pour lui de contrôler ma vie, et je le savais soulagé quand je me trouvais dans ma chambre.

Étais-je la cause de ses nombreux cheveux blancs que j'apercevais sur les tempes ? Espérons que non.

Enfin, il se mit à parler. Et ce qu'il me dit ne me fit pas plaisir.

– Tu ne sortiras pas de la propriété pendant quelques jours, un pour récupérer physiquement, et pour que nous trouvions pourquoi ce chasseur s'en est pris à toi. Il nous faut également démanteler son réseau. Ce qui ne sera pas trop difficile à faire. Nous avons « interrogé » les hommes qui l'accompagnaient.

– Et le chasseur ? demandai-je, tout en regardant en coin Dany. Apparemment, John l'avait mis au parfum, car il ne broncha pas quand mon frère me répondit :

– Il s'est supprimé tout seul, comme un grand.

– Bien notre veine, pour une fois qu'on en tenait un vivant !

John s'avança vers moi et de la main ébouriffa mes cheveux longs. De quinze ans mon aîné, il pouvait se permettre certaines choses, mais ce geste m'horripilait au plus haut point, et il le savait.

Il sortit en riant et fit signe aux jumeaux de le suivre.

Je tapai sur la main de Ralf qui commençait à me piquer une brioche.

– Pas touche ou tu es un homme mort.

– Oh, oh, sœurette reprend du poil de la bête ! J'aime mieux ça. J'en avais assez de t'entendre ronfler. Les murs en tremblaient.

Je pris un oreiller et lui balançai à la figure, mais il l'esquiva facilement et sortit de la chambre en me tirant la langue.

Benjamin avait rangé son matériel, et me préparait certainement un de ses cocktails super vitaminés qui

allait me remettre d'aplomb en deux temps trois mouvements.

– Dans dix minutes, tu seras plus assurée sur tes jambes. Ne fais pas trop d'efforts pour ne pas gâcher mes jolis points de suture. Tu sais bien que la couture, ce n'est pas mon fort.

Il me fit une bise sur la joue et salua Dany en sortant de ma chambre.

Je me retrouvai donc toute seule avec un gars que je ne connaissais pas et qui me regardait, appuyé contre une commode, les bras croisés.

– Vous n'avez rien de mieux à faire que de me regarder manger ? demandai-je en croquant à belles dents une brioche encore tiède.

Il sourit comme si j'avais sorti une bêtise.

– J'obéis aux ordres de votre frère. Donc, pour quelques jours, je suis assigné à votre sécurité.

J'avalai de travers mon bout de brioche. Comme si moi, Mélissandre Cooper, gardien, dont la mission est de protéger les humains, avait besoin de protection ! Certainement une blague de John.

Je vis Dany se diriger vers moi pour me taper dans le dos.

– Vous voyez que vous avez besoin de moi. Un peu plus et vous vous étouffiez.

Enfin, je repris mon souffle et m'éloignai de lui.

– Vous n'auriez pas dit de bêtises, ma brioche serait passée tranquille, répondis-je la voix encore éraillée.

Ça commençait bien. Heureusement qu'il m'avait vue en action quelque temps plus tôt, sinon il m'aurait prise une fillette.

Il n'insista pas et, comme si de rien n'était, il me prépara une tasse de café.

Essayant de me rappeler mes bonnes manières, je lui proposai un gâteau.

– Non merci ! Vous savez, nous venons tout juste de sortir de table.

Effarée, je jetai un œil à mon radio-réveil et constatai, dépitée, qu'il était déjà 14 heures.

Après que mon estomac fut rempli, je commençai à le bombarder de questions, d'abord, pour savoir ce qu'il s'était passé pendant mon hibernation, et ensuite, pour connaître ce que John avait bien voulu confier à cet homme.

Il s'attendait, ou plutôt mon frère avait dû l'avertir, à ce que je le cuisine.

– Vous savez que vous n'êtes pas une famille ordinaire. Je vous ai vue à l'œuvre, quand nous étions captifs, et je peux vous dire que très peu de mes collègues auraient eu le cran dont vous avez fait preuve. Chapeau bas, Mademoiselle.

– Passons à un autre sujet, répondis-je gênée, très peu habituée à ce qu'on me fasse des compliments.

Tout ce que je pouvais espérer de mes frères était une tape sur l'épaule, ou des ouah, pas mal. Enfin quelqu'un qui m'appréciait à ma juste valeur.

Une bonne recrue en définitive.

– Que vous a raconté John sur notre famille ? lui demandai-je, curieuse, tout en bougeant mes jambes au bord du lit.

Elles répondaient mieux et dans quelques minutes je pourrais enfin me lever sans m'étaler de tout mon long pour prendre une douche.

Il ne me répondit pas, et, comme le silence se prolongeait, je tournai la tête pour l'interroger quand je croisai son regard. Ou plutôt je vis ce qu'il lorgnait.

Ma veste de pyjama n'étant pas fermée jusqu'en haut, il se rinçait l'œil en plongeant dans mon décolleté.

Je refermai brusquement ma veste, et de dépit, je me levai, signifiant que la discussion était terminée. Dès que je verrais John, je lui dirais que Dany était viré.

Mais mon intention de lui montrer que ses services étaient inutiles fut balayée par ma précipitation. Mes jambes décidèrent qu'elles n'étaient toujours pas opérationnelles, et, sans les bras de mon chevalier servant, je me serais, pour la seconde fois de la journée, retrouvée par terre. Dure réalité pour quelqu'un désireux de montrer qu'il était apte à se débrouiller tout seul !

Comme il me tenait toujours dans ses bras un peu plus longtemps que nécessaire, je le poussai du mieux que je le pus, vu que mes bras étaient aussi mous que de la guimauve.

De guerre lasse, je posai ma tête sur son torse et soupirai lamentablement.

– Vous voyez bien qu'il vous faut une aide. Ce n'est pas la fin du monde si pendant un certain temps vous mettez votre fierté de côté pour qu'on puisse vous épauler.

Toujours serrée contre lui, je ne pus qu'acquiescer. Je n'avais pas le choix donc autant coopérer, mais qu'il était dur d'avouer sa faiblesse ! À ma grande satisfaction et pour me motiver, ce n'était que provisoire !

En m'écartant, il me dit, souriant gentiment :

– Je vais vous faire couler un bain. Rien de tel pour remonter le moral d'une fille.

Il me posa comme un paquet sur le lit et se dirigea vers la salle d'eau.

Qu'il me surveille, O.K ! Je le comprenais parfaitement, mais ça s'arrêtait là. Hors de question qu'il me serve de nounou.

Je refis un essai avec mes jambes et eus la satisfaction de constater que je pouvais tenir debout. Un brin flageolante mais debout. Un bon début.

Il revint alors que je me trouvais au centre de la pièce.

– Un peu têtue sur les bords, mais je le savais.

– John vous a certainement averti que je n'en faisais qu'à ma tête ? Donc vous savez à quoi vous en tenir, le prévins-je doucement.

– Oui, et c'est pour cette raison qu'il m'a assigné à votre service. Je ne vous connais pas et donc je ne serai pas tenté de céder à tous vos caprices et à vos manipulations. Vous savez à quoi vous en tenir.

Tout cela dit sur un ton qui ne permettait aucune réplique.

Surtout ne pas s'énerver. Je devais garder toute ma concentration sur mes jambes, qui, maintenant ne bougeaient plus. Mon erreur avait été de m'arrêter pour lui parler.

Sachant que je ne lui aurais rien demandé, il prit l'initiative de m'emmener dans la salle d'eau. Il me déshabilla avant que je ne proteste et je me retrouvai dans la baignoire.

Il avait pris soin de ne pas la remplir entièrement pour ne pas tremper mon pansement.

L'eau chaude autour de moi me fit un bien fou et je pus enfin me détendre pour la première fois depuis que je m'étais réveillée saucissonnée.

Il était ressorti sans parler, et je lui en étais reconnaissante. À travers la porte, il me lança :

– Appelez-moi quand vous voudrez sortir !

Et voilà, il avait gâché le meilleur moment de ma courte journée en me rappelant qu'il allait encore m'apercevoir nue.

Je me demandai pour quelle raison John lui faisait une entière confiance. Peut-être qu'un code entre eux existait, que nous simples femmes, ne pouvions déchiffrer ? Le seul qui daignait répondre clairement et sincèrement à mes questions était Ralf. Je ne manquerais pas de le cuisiner dès que l'occasion se présenterait. Et le plus tôt possible !

L'eau commençait à refroidir et je me résignai à crier au secours pour sortir.

− Eh vous ! J'ai besoin d'aide.

Il entra, attrapa mon peignoir posé sur une chaise et vint vers moi.

Il passa une main autour de mes épaules, me souleva hors de l'eau et me couvrit aussi sec de ma sortie de bain. Un vrai pro.

Étant plus assurée sur mes jambes je le remerciai sans le regarder et lui demandai de sortir.

Après tout, j'avais bien droit à un peu d'intimité. Il avait un peu trop envahi mon espace et cela ne me plaisait pas. Me montrer nue devant mon petit ami était une chose, mais me montrer nue devant un inconnu, contrainte et forcée, en était une autre.

Il le comprit à demi-mot et n'insista pas.

– Je vous attends dans votre chambre.

Je sentis sa main descendre lentement le long de mon dos. C'était mon imagination ou était-ce la réalité ? S'il voulait profiter de la situation, il en était pour ses frais, car Roger…

Roger, mon petit ami, je devais le rejoindre, le soir où on m'avait enlevée. Le pauvre devait se faire un sang d'encre, et ce n'était pas mes frères qui l'auraient rassuré. Au contraire. J'étais certaine qu'ils lui avaient encore raconté une histoire à dormir debout, dans le but de le décourager. À leurs yeux, il était indigne de moi, et ne me méritait pas.

Qu'est-ce qu'ils en savaient d'abord ?

Roger était un humain, et alors ? Je n'étais pas une immortelle, donc nous étions compatibles. Mes choix de vie étaient personnels. Seulement en venant m'installer dans ces lieux, j'avais appris à mes dépens qu'une vie privée n'existait plus.

Je comprenais maintenant la satisfaction de mes parents quand je leur avais annoncé mon désir de vivre parmi mes frères, espérant ainsi acquérir une plus grande liberté.

Ma vie m'appartenait en dehors de ces murs, c'est-à-dire pendant mon travail de bibliothécaire. Dans cette maison, hélas, ma vie leur appartenait à ma grande déception. Je ne pouvais retourner chez mes parents, car alors ce serait leur avouer mon échec. Donc, je devais m'adapter et ne pas tenir compte de tous ces enquiquineurs de première, même si c'était mes frères et que je les aimais profondément.

Bon, je n'allais pas m'apitoyer sur moi-même. Après tout, être entouré d'amour n'était pas donné à tout le monde, même si celui-ci était envahissant !

Mes membres étaient maintenant obéissants. Je pus me préparer tranquillement, et quelques minutes plus tard, je sortis de la salle d'eau, fraîche et pimpante, bien décidée à mettre Dany à la porte.

Je le trouvai debout devant la porte-fenêtre, admirant certainement le parc. Une de nos fiertés. Mes frères et moi avions tous la main verte, et nous passions beaucoup de temps à modeler ce parc au fil des saisons. Une bonne manière de nous vider l'esprit entre deux missions.

Je le rejoignis en l'attaquant la première.

– Dites-moi enfin tout ce que vous savez, lui demandai-je en lui touchant l'épaule pour qu'il se tourne vers moi.

Je savais que mes yeux d'un noir profond impressionnaient, surtout quand je prenais un air autoritaire, et ça marchait systématiquement sur les tous les étudiants qui oubliaient de rendre en temps et en heure les livres empruntés.

Mais en voyant le léger sourire de Dany, je me dis qu'une autre tactique s'imposait. Mais laquelle ?

– Voulez-vous boire quelque chose, Méli ? me répondit-il en se dirigeant vers la cuisine.

Je commençai à bouillir, vu que c'était la seconde fois qu'il éludait ma question.

– Du coca, merci, dis-je sèchement.

Je devenais la reine de la patience et je m'étonnais moi-même.

Il revint vers moi, me tendit un grand verre rempli de cette boisson pétillante, et malicieusement trinqua avec moi tout en disant :

– À notre collaboration.

J'avalai d'un trait ma boisson, qui pour une fois était fraîche, et ravalai en même temps des paroles qui auraient pu offusquer de chastes oreilles.

J'allai poser mon verre sur le comptoir et vins me camper devant lui, bien calée sur mes deux jambes, les mains sur les hanches.

– Vous n'allez pas vous en tirer comme ça. J'exige que vous me disiez tout sur vous, sur ce que vous a appris John, et sur le programme qu'il nous a concocté. Je connais mon frère par cœur, et il est passé expert dans l'art de manipuler les gens et de contrôler leur vie. Alors ?

Il me regardait, l'air perplexe et curieux.

– Quoi, personne ne vous a parlé ainsi ?

– À part ma mère qui me donnait des ordres ou me houspillait, non personne. Même mon chef me traite mieux que vous ne le faites.

– Eh bien ! Heureuse que je sois la première à vous remettre à votre place. Alors ! J'attends !

Il soupira.

– Asseyons-nous d'abord.

Je soupirai et me dirigeai vers le salon.

Nous nous installâmes dans mes vieux mais confortables fauteuils, dénichés dans une brocante.

Je mis mes pieds sous mes fesses, ayant continuellement les pieds glacés.

Les coudes appuyés sur ses genoux, Dany se décida :

– Inspecteur Dany Martin. Mon père est français, précisa-t-il, inspecteur depuis cinq ans à la brigade des stups. Ma vie professionnelle se résume à

beaucoup de boulot, très peu de sommeil et beaucoup de problèmes à résoudre. Mais ça me plaît.

– Et que faisiez-vous dans ce bar ce soir-là ?

– Un rendez-vous galant, qui s'est terminé par un lapin d'ailleurs, sinon je ne vous aurais jamais remarquée, affalée sur le comptoir à rire toute seule. Je vous avais vue venir avec tous ces grands gaillards, et je m'étonnais qu'aucun d'eux ne fasse cas de votre présence, et surtout de votre état d'ébriété avancée.

– Je sais, quand j'ai trop bu, je suis impossible. Ou je leur aboie dessus, ou je pleure toutes les larmes de mon corps et ils doivent à tour de rôle me consoler. C'est pourquoi ils se tiennent le plus loin possible de moi. Ainsi ils sont sûrs de passer une soirée tranquille. Mais ce soir, je n'ai bu que quelques cocktails légers, pas de quoi m'assommer ainsi.

– Oui, j'ai compté le nombre de verres que vous aviez ingurgités, ainsi que ceux que vos frères ont pris. Pas de quoi fouetter un chat ! C'est pourquoi je suis resté pour voir comment évoluerait la soirée.

− Curiosité professionnelle ?

− Peut-être. J'ai vu vos frères s'affaler les uns après les autres, et alors que je m'interrogeais sur le temps que vous alliez mettre pour en faire de même, deux types sont venus vous prendre par les bras, non sans avoir réglé votre note, pour ne pas alerter le barman. Je vous ai suivis et quand ils vous ont balancée dans leur voiture, je me suis interposé. Un gars que je n'avais pas vu m'a assommé par derrière et la suite vous la connaissez. Je me suis morfondu deux jours avant que vous n'apparaissiez dans l'escalier.

Leur chef, ou chasseur, comme vous l'appelez, avait une dent contre ceux qui avaient versé la drogue dans vos verres. Ils avaient un peu trop forcé la dose, et donc il était impossible de vous interroger. Je pensais être tombé en plein trafic de drogue. Il n'y a que ça qui met les gens à cran. Je ne donnais pas cher de ma peau, car ayant vu leurs visages, ils ne pouvaient pas me relâcher. Vos frères sont arrivés quelques minutes après que vous vous soyez évanouie, et me voyant au-dessus de vous, ils m'ont neutralisé sans que j'aie pu me défendre. Drôlement efficaces ! Je n'ai pas compris comment ils ont pu nous localiser si rapidement, et le fait que vous le sachiez. Vous avez une puce implantée ou un système de communication bien à vous ?

Ce fut à mon tour d'éluder la question.

– Vous me dites ce que vous a raconté John et je complète.

– C'est assez court. Vous êtes un groupe nommé Gardiens, qui est chargé de neutraliser des frappadingues susceptibles de provoquer des carnages. Personne ne vous connaît et vous ne dépendez d'aucune autorité officielle. En y repensant, c'est un peu tiré par les cheveux ? Non ? Il s'est fichu de moi ou c'est sérieux ? me demanda-t-il, s'attendant certainement que je rétablisse la vérité.

– Véridique sur toute la ligne. Nous sommes comme des gardiens de la paix et nous nous autofinançons. Nous travaillons comme tout un chacun, et nous nous fondons aisément dans la foule. Nous essayons d'agir le plus discrètement possible dans la mesure où il n'y a pas d'urgence. Expliqué ainsi c'est assez clair, mais nous devons jongler entre notre travail, notre entraînement et nos missions.

– Et ce chasseur, un chasseur de quoi d'ailleurs ?

Je me demandai si j'avais le droit de tout lui dire, lui dire qu'ils étaient chargés de nous éliminer et surtout de mettre la main sur un objet que nous gardions depuis la nuit des temps.

Je décidai qu'il n'était pas encore prêt pour que je lui explique tout en long en large et en travers. Je sentais déjà son scepticisme, alors pourquoi aller plus loin ?

Je tentai de trouver une explication qui le satisferait, sans qu'il cherche à en savoir plus, quand, la porte s'ouvrit, m'évitant de m'enfoncer dans des mensonges à n'en plus finir.

– Sœurette, John fait le point. Vous êtes invité bien sûr, précisa Ralf en regardant Dany.

Nous descendîmes au salon commun, pour y retrouver tous mes frères, ainsi que Mélinda, ma sœur aînée, accompagnée de son mari. Bien évidemment, cette affaire concernait tous les groupes de gardiens. Nous nous devions de tout partager entre groupes. Question de survie, vu que cette fois-ci cela concernait un Chasseur.

J'embrassai affectueusement Mélinda, et serrai dans mes bras son mari.

Patrick, que je n'avais pas vu après ma chute monumentale me prit dans ses bras et me posa deux gros bisous bien sonores sur les joues. Tendres effusions qui firent sourire Dany, que je surveillais du coin de l'œil, curieuse de le voir évoluer parmi ces hommes, qui, il faut bien le dire et sans parti pris, représentaient l'idéal masculin. Combien de fois avais-je dû servir d'alibi pour dissuader une conquête passagère trop envahissante !

Dany n'avait rien à envier à mes frères. Il était quasiment aussi grand et charpenté qu'eux, et il semblait être à l'aise avec eux. D'ailleurs, chacun lui adressa un petit mot. Il est vrai qu'ils avaient eu deux jours pour faire connaissance pendant que j'étais hors-jeu. Et son acceptation évidente dans notre club me surprit. L'air satisfait de John, en le voyant discuter avec Dany, ne me dit rien qui vaille. Ils mijotaient certainement quelque chose tous les deux me concernant et cela ne me plaisait pas. Après que nous nous fûmes tous assis sur les canapés, ma sœur et moi installées toutes les deux côte à côte comme à notre habitude, John prit la parole comme se doit de le faire le dirigeant d'un groupe de gardiens. Je remarquai qu'il avait pris de l'embonpoint. Son rôle de guide ne lui laissait plus guère le temps d'aller sur le terrain, et nous nous contentions de suivre ses instructions. Je réalisai que mon frère atteignait ses 40 ans, et bien qu'il en paraisse moins, les années l'avaient marqué.

Toute à mes pensées, je n'avais absolument pas suivi le discours que nous assénait mon frère à chaque début de réunion. Je n'avais donc pas raté grand-chose. Seulement, il faut un début à tout. Il avait tout simplement commencé par le vif du sujet, et je fus sa première victime, si l'on peut dire.

– Quand tu daigneras revenir parmi nous, avertis-moi, me lança-t-il alors que Mélinda me poussait son coude dans les côtes en fronçant les sourcils. Je regardai autour de moi et ne vis que des visages hilares.

Bon, je devais rattraper le coup.

– Mais continue, ne t'occupe pas de moi, je connais une bonne partie de l'histoire alors…

John leva les yeux au ciel et soupira, découragé qu'une fois de plus je sape son autorité.

– Bref, j'ai contacté d'autres gardiens et j'ai appris que des tentatives d'enlèvements se sont produites à plusieurs points de la planète. Deux gardiens, hélas, sont morts. Mais ils ne sont pas morts inutilement puisqu'ils nous ont permis de localiser la source et les chasseurs les ayant kidnappés. Nous devons absolument connaître le coordinateur de tout ce ceci.

De mémoire de gardien, jamais une attaque de cette envergure n'avait été répertoriée dans nos archives. Tout au plus des actes isolés, mais sans gravité.

Mon frère continua mais je ne l'entendis plus. Mon esprit vagabondait.

Je ressentis un picotement, comme quand je suis sur le point de localiser un déviant. Mais à la différence qu'il s'accompagnait d'un bourdonnement des plus irritants. Je tournai la tête et comme personne ne semblait réagir, j'hésitai à donner l'alerte, mais quand ma sœur me pressa le bras et me fit comprendre que quelque chose n'allait pas, j'eus la confirmation que je ne m'étais pas trompée.

L'alarme se mit à brailler et tout le monde sauta sur ses pieds. John envoya les jumeaux à la surveillance vidéo, local se trouvant au sous-sol. Patrick et Ralf furent assignés à l'étage pour servir de vigies. Benjamin et Paul, le mari de Mélinda se joindraient à lui pour patrouiller autour de la maison. Je trépignai d'impatience, pressée d'en découdre avec ces chasseurs, car à n'en pas douter, ceux-ci venaient nous faire une petite visite.

Dans la bousculade organisée, j'avais totalement oublié Dany, qui regardait tout ce chambardement avec étonnement.

John nous prit, ma sœur et moi par le bras et nous emmena dans le salon, qui était une pièce au centre de la maison et donc imprenable. Dany nous avait suivis, ne sachant pas à quoi on l'assignait.

– Vous les filles, vous ne bougez pas d'ici. Non ! Méli, ne t'en mêle pas, s'il te plaît. Tu es encore blessée, et je ne voudrais pas qu'il t'arrive encore quelque chose.

Tout en me parlant, il avait passé, encore une fois, sa main dans mes cheveux. Mais la douceur de son geste fut une première. Il s'était donc vraiment inquiété pour moi lors de mon enlèvement. Il embrassa Mélinda sur la joue et, comme je le craignais, il nous confia aux bons soins de Dany.

John partit. L'alarme enfin coupée, le silence revint, et Mélinda et moi tentions de capter les ondes de ces chasseurs. Mais le contact s'était rompu, et nous en fûmes réduites à deviner ce qu'il pouvait bien se passer à l'extérieur à partir des bruits nous parvenant.

Mais, à part le ronronnement de la ventilation, des pendules, rien ne nous fit penser qu'il se passait quelque chose.

L'attente se prolongeait et menaçait gravement l'état de mes nerfs.

– Méli, me dit Mélinda, arrête de grincer des dents.

– Moi, je grince des dents !

– Oui, alors détends-toi, occupe tes mains, fais des mots croisés, mais arrête de penser.

– Toi, évidemment, tu es toujours calme, c'est exaspérant. Ils ont sûrement besoin de nous.

Je me levai, autant pour me dégourdir les jambes que pour tenter de me calmer. Dany n'avait toujours pas ouvert la bouche, et je le trouvai étrangement coopératif. Il était là comme s'il attendait dans une salle d'attente.

Un soupçon se fit un chemin dans mon cerveau. Se pourrait-il qu'il soit un complice ? Non, car Ralf l'aurait immédiatement démasqué. Mais comme ils avaient réussi à nous trouver sans que nous puissions les détecter, peut-être avaient-ils un nouveau système pour modifier leurs ondes maléfiques. Toute idée était bonne à prendre dans un moment pareil.

Je commençai à aller et venir et Mélinda décida d'aller faire du café dans la pièce d'à côté.

Elle certifia à Dany qu'elle n'en avait que pour quelques minutes et que ce n'était pas nécessaire de l'accompagner. Après tout, avec tout le monde qu'il y avait autour de nous, il n'y avait aucun danger.

– Puisque tu le dis, répondis-je ! Le bon sens de ma sœur m'étonnait toujours. Le fait d'avoir quatre enfants n'y était pas étranger. Gérer quatre petits garnements lui avait certainement appris à relativiser certaines situations. Mais celle-ci n'était pas banale.

Mais je pensai qu'il lui fallait s'occuper les mains au lieu de se triturer les méninges et imaginer le pire. Ce que toute femme fait automatiquement, à part que moi, tout ce que j'imaginais était qu'ils s'amusaient sans moi. Quand bien même mon épaule n'était pas cent pour cent opérationnelle la droite l'était, elle. Rien de tel qu'une bonne bagarre pour évacuer toute la tension accumulée depuis quelques jours.

Je regardai Dany, quand celui-ci fronça les sourcils. Il mit un doigt sur sa bouche et me fit signe de me rapprocher de lui. Ce que je fis sans réfléchir. Qu'avait-il entendu que moi je n'avais pas remarqué ?

Un craquement de parquet me fit lever la tête. Les garçons n'étaient pas dans cette portion de la maison, vu que la pièce qui se trouvait au-dessus de nous n'était pour nous qu'une immense remise pour y mettre tout ce que n'utilisions pas. De plus, une seule et unique fenêtre en éclairait chichement une partie, juste de quoi voir pour ne pas se cogner.

Je localisai aisément mes frères à l'étage. Ceux-ci étaient en vigie à l'opposé, donc ce n'était pas eux. Chacun ayant sa place attribuée, aucun n'aurait eu l'idée saugrenue de désobéir à John.

Un flot d'adrénaline envahit mon corps, et, par réflexe, je voulus me précipiter dans l'escalier et surprendre l'inconscient qui avait réussi à pénétrer chez nous. C'était sans compter Dany, qui, accroché à son rôle de garde du corps, me posa une main sur l'épaule. Je me tournai vers lui, furieuse qu'il m'empêche d'aller au bout de mon idée : prouver que je pouvais facilement mettre en pièces un chasseur. Je ne m'étais jamais confrontée à ce genre d'individu, hormis celui qui m'avait séquestrée.

Sur ce fait Mélinda arriva, portant un plateau rempli de tasses, d'un thermos et de gâteaux. L'efficacité à l'état pur, ce qui me fit sourire.

Mon sourire se figea quand une ombre, venue de nulle part, s'enroula autour de ma sœur.

Je criai et me précipitai vers elle. Simultanément, je lançai une onde de détresse à tous ceux qui se trouvaient dans et en dehors de la maison.

Je pris la main de Mélinda, tétanisée, qui lâcha son plateau. Le bruit de tasses se brisant sur le carrelage fut suivi par un bruit de cavalcade et de portes qui claquaient. Tous les garçons arrivèrent en même temps.

Je vis que Dany avait attrapé l'autre main de Mélinda, et tentait, comme moi de la sortir de cette espèce d'épais brouillard. Petit à petit, nous nous retrouvâmes englués, et j'aperçus les garçons comme à travers un voile gris.

J'assistai à une scène peu banale. Ils firent cercle autour de nous trois, et, les mains en avant, entonnèrent une mélopée que je ne connaissais pas. Décidément, c'était la journée des surprises.

La mélopée était envoûtante, mais je réussis à garder l'esprit assez clair pour agripper Mélinda par les épaules, et à la pousser hors de cette chose bizarre. J'eus l'impression que cela se désagrégeait. Subitement, tout disparut et nous nous retrouvâmes tous les trois sur le sol, abasourdis par ce qui venait de se produire.

Paul se précipita pour prendre sa femme dans ses bras. Elle se mit à pleurer de soulagement, et il l'emmena s'asseoir sur le fauteuil le plus proche. John aidait Dany à se relever et Patrick me porta simplement sur une chaise, et, comme je ne disais toujours rien, il se mit à ma hauteur pour me demander si tout allait bien.

– Bien sûr que ça va. Surprise tout au plus. C'était quoi cette chose ? lançai-je, attendant une réponse claire de leur part. Et ne me raconte pas d'histoires, John !

– Ok Méli, tu peux tout entendre maintenant, mais je doute que Dany apprécie ce que je vais révéler, dit-il en se tournant vers l'intéressé. Ou vous acceptez sans poser de questions tout ce que je vais divulguer et vous vous joignez à notre groupe, ou vous sortez de cette pièce et oubliez tout de cette histoire.

Je vis Dany se frotter le menton, et, au regard qu'il me lança, je sus qu'il avait pris sa décision.

– Très bien, je reste et j'adhère totalement à votre cause. Tout ce que je demande en contrepartie, c'est de ne rien changer à ma vie actuelle.

– Topez-la, lui dit John, ravi d'avoir recruté cet homme.

Moi qui voulais m'en débarrasser, c'était fichu ! Comme incruste, il se posait là.

Je me calai confortablement sur ma chaise, Patrick toujours à mes côtés, une main sur mon épaule, comme pour s'assurer que je ne bougerais pas. Ou pour se rassurer lui. Bref, j'attendais avec impatience ce que John allait nous dévoiler, et je pressentais que cela serait énorme.

John vint vers moi, regarda Mélinda serrée contre son mari et nous dit :

– Ce à quoi vous avez assisté il y a quelques instants est un fait extrêmement rarissime. Cette ombre n'est autre que l'esprit maléfique du chasseur suprême, celui qui régit leur monde, leurs actes. Sa présence a toujours été signalée depuis des siècles, mais rares sont ceux qui sont restés vivants pour en parler. Cette force vous englue, vous aspire et vous disparaissez tout simplement.

Il me prit la main et m'amena aux côtés de ma sœur, puis se campa fermement devant nous.